# L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE DE LECTOURE

## CETTE RÉALITÉ QU'ILS ONT POURCHASSÉE

**15.07 > 24.09.2017**

**dossier** de **presse**

www.centre-photo-lectoure.fr

# L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE DE LECTOURE

## CETTE RÉALITÉ QU'ILS ONT POURCHASSÉE

Depuis de nombreuses années, l'Été photographique de Lectoure, axé sur la photographie et les arts visuels au sens large, se déploie dans des lieux historiques et emblématiques de Lectoure. La forte attractivité émanant des lieux patrimoniaux prend ici une envergure remarquable et précieuse pour la vie de la cité. Avec des œuvres qui les habitent, qui parfois résonnent étrangement avec eux, ces bâtisses historiques aux murs épais, à l'atmosphère profonde, mélancolique, parfois sombre, inquiétante, tragique, saturnienne deviennent pour le visiteur une véritable destination contemporaine. À travers le prisme des œuvres, c'est une manière d'imaginer le riche passé de la ville, une façon de redécouvrir des lieux, un patrimoine, une histoire.

Les visiteurs sont invités à une déambulation dans les rues labyrinthiques parsemées d'escales insolites. Une grande maison transformée en centre d'art, un ancien tribunal, un ancien hôpital, une halle aux grains, une petite bâtisse et son jardin attenant appelée la Cerisaie… Certains lieux deviennent des espaces d'expositions temporaires le temps d'un été… Des lieux uniques, singuliers, parfois bizarres et bancals mais jamais banals qui vont participer activement, par leur situation géographique dans la ville, leur fonction, leur architecture, leur atmosphère, leur odeur, leur texture à la petite histoire de l'édition hérissée 2017 du festival de Lectoure.

À l'ère objective et rationnelle du tout contrôle, face aux différents phénomènes de dématérialisation, à la virtualité croissante, il s'agira de partir loin, loin… Un étrange voyage au pays des atmosphères, pour convoquer et réanimer, entre fiction et réalité, la dimension narrative de la ville de Lectoure et réveiller, en une bienfaisante bouffée de présent, les fantômes du passé.

Une exposition est une constante mise à l'épreuve de notre perception du réel, de notre capacité à la partager avec le public. Cet été à Lectoure, l'art stimulera nos émotions intimes et profondes à travers la diversité des mondes traversés. Il y sera question d'atmosphère, de climat, de sensation, d'impression, d'immersion, d'expérience, de turbulence, parfois de brouillard, de peur, de frayeur et de fantôme.

Les artistes conviés abordent la création contemporaine sous l'angle du rapport à l'affect, au sensible, à l'émotion, à la mélancolie. Des artistes reconnus, en début, en milieu de carrière, des œuvres et des installations proposées autour de la thématique des mondes rêvés, des mondes imaginaires, des mondes parallèles, des mondes engloutis, d'une réalité mise en scène, transcendée, amplifiée, modifiée, poétisée. Les artistes invités donnent une large place à l'imaginaire et flirtent avec le monde des atmosphères. Ils capturent la mélancolie silencieuse de l'homme, ses peurs, ses obsessions et se concentrent sur cet espace étroit entre notre existence et le monde des rêves.

Qu'elles soient photographiques, vidéos, filmiques, ou encore qu'elles prennent la forme d'installations sculpturales et sonores, les œuvres proposées peuvent avoir un lien avec une certaine forme de méditation, une expérience contemplative, déroutante où le temps paraît suspendu. Les œuvres dérangent l'ordinaire et mettent en avant l'inquiétante étrangeté qui peut jaillir du quotidien. Les œuvres ébruitent, propagent par des voies multiples, parfois allusives, des histoires. Entre le clair et l'obscur, entre les spectres et les apparences, les œuvres convoquées appartiennent d'avantage au domaine de la fiction qu'à celui des évidences. Ces trames narratives surgissent, mettant en scène la vision d'un intérieur peuplé d'un étrange bestiaire, l'évocation décalée, décadrée, d'un moment de la vie quotidienne, un paysage presque mirage. Certaines œuvres ont un impact physique et / ou visuel et provoquent chez le spectateur un émerveillement, une émotion immédiate.

*Artistes invités*

Eva Borner, Brodbeck & de Barbuat, Stéphane Castet, Delphine Gigoux-Martin, Kahn & Selesnick, Karen Knorr, Laure Ledoux, Julien Magre, Marie Maurel de Maillé, Hans Op de Beeck, Igor Ruf, Josef Sudek, Stéphane Thidet, Estelle Vernay, Sylvain Wavrant.

*Visuel*

Brodbeck & de Barbuat, « Vertigo » (détail)
Série « Vertiges du quotidien », 2006 - 2008
Photographie contrecollée et encadrée, 56 x 76 cm
© Brodbeck & de Barbuat

# LES LIEUX
## DE L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE DE LECTOURE

L'Été photographique, c'est également la découverte et la redécouverte de cinq lieux patrimoniaux emblématiques de l'histoire de la ville de Lectoure ayant chacun une identité très marquée. Certains ne sont pas utilisés comme des espaces d'exposition à l'année. Les lieux participent de par leur fonction, leur architecture, leur situation géographique dans la ville, leur odeur et leur texture à la petite histoire et aux trames narratives de l'édition hérissée 2017 du festival estival. La découverte des œuvres au fil de la déambulation de lieux en lieux permet aussi de redécouvrir les lieux qui les accueillent et vice versa.

### LA MAISON DE SAINT-LOUIS, CENTRE D'ART ET DE PHOTOGRAPHIE DE LECTOURE

Le bâtiment qui accueille depuis 2010 le Centre d'art et de photographie servait auparavant d'aumônerie au Couvent de la Providence, toujours en fonction à côté du centre d'art. Aussi appelé Maison de Saint-Louis, le bâtiment est partagé avec l'association des Amis de Saint-Louis qui y occupe un bureau.

Le Couvent de la Providence de Lectoure est fondé en 1848. L'aumônerie est construite en 1868. Les religieuses de la Providence vendent le bâtiment de l'aumônerie à la ville de Saint-Louis (Haut-Rhin, Alsace), avec laquelle la ville de Lectoure est jumelée depuis 1981. La maison est inaugurée le 5 septembre 1999 à l'occasion du soixantième anniversaire de l'évacuation des habitants de Saint-Louis à Lectoure.

### L'ANCIEN TRIBUNAL

L'ancien tribunal est situé dans l'Hôtel de ville de Lectoure, ancien palais de l'évêché. Le palais de l'évêché a été construit par des petits artisans de Lectoure et des environs et achevé en 1682. L'évêché comprenait aussi les jardins en terrasses derrière le corps de logis, ainsi qu'une orangerie à l'est. En 1790, l'évêché est vendu comme bien national. Il devient alors la demeure du maréchal d'Empire Jean Lannes. En 1819, sa veuve Louise de Guéhéneuc en fait don à la commune. La mairie, la sous-préfecture, le tribunal de première instance s'y installent. Le tribunal de Lectoure est resté en fonction jusqu'en 2010.

### LA CERISAIE

Juchée sur la pointe des remparts sud de la ville de Lectoure, la Cerisaie comprend un jardin et une petite maison attenante. Sa dénomination est liée à sa création : c'est un dramaturge de passage à Lectoure qui a déposé de la terre provenant du jardin de Tchékhov à cet endroit. On y planta ensuite des cerisiers. En contrebas de la Cerisaie se trouve la Fontaine Diane qui a fourni en eau l'artisanat du quartier de Hountélie, notamment les ateliers de tanneurs situés en contrebas, la Tannerie royale de Lectoure et une grande quantité de foyers domestiques jusqu'à l'installation des réseaux d'eau courante. La maison actuelle qui accueille les expositions du festival en été est un vestige d'une tour plus imposante. Elle était probablement celle du fontainier et était habitée jusque dans les années 1970.

### LA HALLE AUX GRAINS

Édifice bâtit entre 1842 et 1846, la halle aux grains flanquée de quatre tours a été construite sur les décombres de la précédente halle détruite par un incendie en 1840 et qui accueillait les boucheries de la ville de Lectoure. De style néo-classique la nouvelle halle plus moderne fut propice au développement des échanges commerciaux.
La halle aux grains est, depuis les années 1960, devenue polyvalente et accueille différentes manifestations de la ville dont le festival de l'été.

### L'ANCIEN HÔPITAL

L'ancien hôpital - fermé en 2014, est l'ancien Château des contes d'Armagnac. Aujourd'hui, ce lieu accueille le Village des Brocanteurs et des ateliers d'artistes dans ses caves. Les comtes d'Armagnac construisent leur château au 14e siècle. Il est endommagé par les troupes de Louis XI en 1473 puis entretenu par le pouvoir royal jusqu'en 1758, date à laquelle Louis XV en fait don à l'évêque Claude François de Narbonne-Pelet afin qu'il construise un hôpital à l'emplacement.

# LES EXPOSITIONS

À LA **MAISON DE SAINT-LOUIS**, **CENTRE D'ART ET DE PHOTOGRAPHIE DE LECTOURE**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## KAHN & SELESNICK

*Nicholas Miles Kahn, né en 1964 à New York, États-Unis et Richard Selesnick, né en 1964 à Londres, Royaume-Uni*
*Vivent et travaillent aux États-Unis*

Nicholas Miles Kahn et Richard Selesnick travaillent en duo depuis leur rencontre à l'Université de Washington à St. Louis au début des années 1980. Leur travail a fait l'objet de nombreuses expositions individuelles et collectives dans le monde entier. Ils ont également collaboré avec plus de 20 collections dont le Musée d'art de Brooklyn, le Musée d'art de Philadelphie, le Musée des beaux-arts de Houston, le Musée d'art du comté de Los Angeles et le Smithsonian Institution. Ils ont enseigné dans plusieurs institutions : l'Université Brown, le Musée Fogg de l'Université de Harvard, le Hammer museum de Los Angeles, l'Université de Princeton et l'Institut d'art de San Francisco. Des catalogues sous la forme de grands livres accompagnent souvent les expositions, par exemple « Scotlandfuturebog », « City of Salt » et « The Apollo Prophecies ».

Kahn & Selesnick rêvent des mondes imaginaires en mêlant une certaine forme de fantastique absurde et de fausse anthropologie. Ils développent une mythologie personnelle, élaborent des récits dont la structure évoque tant la fable que le récit historique, à partir de faits et d'événements du passé et du futur. Ils créent de grandes photographies de style documentaire, utilisant souvent les formats panoramiques et carrés. Les photographies intègrent des installations complexes mêlant une variété d'accessoires, objets, artefacts élaborés, souvent construits à partir de matériaux improbables tels que le massepain, la fourrure ainsi que des costumes, des sculptures en cire, des dessins et des éléments de mobiliers glanés chez des brocanteurs. Les mondes imaginaires qu'ils recréent interrogent l'image, l'objectivité des images, leur authenticité. En imitant la présentation visuelle de l'histoire (fragments de journaux, photographies de style documentaire, outils, vêtements, objets de tous les jours), les grands récits, véritables spectacles panoramiques qu'ils imaginent questionnent la confiance que nous attachons à la mémoire collective en mettant l'accent sur la subjectivité de la documentation ; une manière aussi de sensibiliser le spectateur à la liberté que l'on peut prendre avec un contexte historique donné, de donner au spectacle un sens de l'histoire.

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente Le projet « Eisbergfreistadt » (2007) de Kahn & Selesnick à la Maison de Saint-Louis. Lors de l'hyperinflation de 1923 en Allemagne, l'histoire raconte qu'un iceberg a dérivé dans la mer Baltique et s'est échoué sur le port allemand de Lübeck en Allemagne. Le projet « Eisbergfreistadt » prend comme point de départ cet incident et réinvente l'histoire de cet iceberg à travers l'utilisation d'une grande variété de médiums : photographies, cartes postales, billets de banque, vêtements, mobiliers et accessoires d'époque en mettant en scène des personnages costumés dans les vrais lieux de l'incident, en utilisant des accessoires et des modèles panoramiques miniatures de l'époque. C'est une manière d'inviter le spectateur à participer à cet événement bizarre, inconnu et historique. En découvrant à la Maison de Saint-Louis ces images panoramiques à grande échelle et tous les éléments, artefacts constitutifs du projet, le visiteur est attiré par ce monde semi-fictif créé par les artistes, un univers ayant finalement peu à voir avec l'événement réel survenu en 1923. Le visiteur doit se faire sa propre idée, entre réalité et fiction. Comme Antoinette Lefarge le déclare: « l'actualisation d'une fiction à travers des objets et d'autres entités supprime ce projet du domaine de la pure fiction. Il est remarquable que le projet « Eisbergfreistadt », contrairement à certains travaux antérieurs de Kahn & Selesnick, ne comprend pratiquement pas de récit écrit et explicite, à part un unique article de presse. La plus grande partie du récit est construite par le spectateur en fonction de sa connaissance préalable de l'histoire, de la géographie et de l'art ».
Avec ce projet, Kahn & Selesnick explore la relation entre l'économie et l'environnement dans une période d'hyperinflation et de réchauffement climatique et commente la durabilité d'une économie dans un climat social, économique et écologique complètement inadéquat.

*www.kahnselesnick.com*
*Kahn & Selesnick sont représentés par la galerie Aeroplastics, Bruxelles*

Kahn & Selesnick, « Fiddler », série « Eisbergfreistadt », 2008
Tirage jet d'encre, 49 x 49 cm
© Kahn & Selesnick
Courtoisie galerie Aeroplastics, Bruxelles

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## KAREN KNORR

*Née en 1954 à Francfort-sur-le-Main, Allemagne*
*Vit et travaille à Londres, Royaume-Uni*

Le travail photographique de Karen Knorr a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles à travers le monde, notamment au Musée Carnavalet et au Musée de la photographie contemporaine de Milan en 2010, à l'Adamson gallery de Washington en 2012, en Inde pour sa série « India Song » en 2014, et à la Tate Britain entre 2014 et 2015. Elle a également reçu le prestigieux Prix Pilar Citoler en 2011, et a été nominée pour le Deutsche Börse Photography Prize en 2012.

Figure emblématique de la photographie contemporaine, Karen Knorr appartient, aux côtés de Jeff Wall, à une génération d'artistes qui ont remis en question la nature de la photographie, ne la considérant plus comme une pure expression de la réalité, mais comme une image fabriquée. En cela, elle a été l'une des premières photographes à codifier la photographie dite « mise en scène » au début des années quatre-vingt. La déconstruction des stéréotypes liés au goût et au savoir demeure l'objet principal de sa démarche artistique.
Au début des années 70, son intérêt se porte sur des questions d'ordre sociétal, au travers de séries associant photographies noir et blanc et textes, jouant sur les codes de la photographie conceptuelle et sur ceux du style documentaire. Les séries « Belgravia » (1979 - 1980) ou « Gentlemen » (1981 - 1983), portent un regard sur la « so British Society ». Sa réflexion s'est par la suite distanciée de nos contemporains, et recentrée sur des scénographies architecturales mêlant des approches analytiques, historiques et littéraires associées à une liberté poétique et fictionnelle à la symbolique surprenante.
Depuis les séries « Connoisseurs » (1986 - 1988) et « Academies » (1994 - 2001) et par la suite avec « Fables » (2003 - 2008), « India Song » (2009 - 2013), « Monogatari » (2013 - 2015), les espaces fictionnels de Karen Knorr, proche de l'univers de Lewis Caroll et d'Angela Carter se construisent à l'intérieur de lieux prestigieux, belles demeures devenues musées, lieux consacrés de la haute culture et témoins de l'Histoire. Ainsi, ces espaces sont autant de prismes potentiels d'histoires tant privées que publiques, réflexifs de notre société que l'artiste s'emploie à faire ressurgir.

Une sélection de photographie des séries « Academies » et « Fables » est présentée à l'ancien tribunal pendant l'Été photographique de Lectoure 2017. Le tribunal se peuple d'une faune étrange. Renards, cigognes, sont mis en scène au sein des anciennes salles du tribunal. L'objectif habituel de la fable est d'enseigner une leçon en attirant l'attention sur le comportement animal et sa relation avec les actions humaines ; les animaux dans les fables parlent métaphoriquement de la nature humaine. Pourtant, il semble que la nature du travail de Karen Knorr ait un autre but. Ici les animaux de Knorr ne sont pas habillés pour ressembler à des humains et ils ne montrent pas une morale explicite. Elle introduit dans ces décors somptueux des éléments incongrus, comme des animaux vivants et empaillés ou des corps nus, qui observent, dans les positions archétypales de l'amateur d'art, les œuvres qui y sont exposées. Libérés, les animaux se déplacent librement sur le territoire humain portant notre attention sur l'écart entre nature et culture. Ils empiètent dans le domaine des musées, sanctuaires de la culture dont l'entrée leur est résolument interdite. Bien que pacifique, l'intrusion des animaux subvertit l'institution. Ce travail met en évidence le caractère « contre nature » du musée lui-même. En multipliant les évocations mythologiques, les références à l'histoire de l'art et de la littérature, Karen Knorr propose une œuvre où l'allégorie participe d'une parodie des arts du passé et d'une critique du jugement et de la connaissance comme catégories artificiellement construites.

*www.karenknorr.com*
*En France, Karen Knorr est représentée par la galerie Les filles du calvaire à Paris*

Karen Knorr, « High Art Life After the Deluge »
Série « Academies », 2000 - 2001
104,5 x 104,5 cm
© Karen Knorr
Courtoisie Galerie Les filles du calvaire, Paris

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## MARIE MAUREL DE MAILLÉ

*Née en 1978 à Lyon, France*
*Vit et travaille à Paris, France*

Marie Maurel de Maillé a étudié à l'École des beaux-arts de Saint-Etienne, période pendant laquelle ses formes artistiques étaient plutôt la vidéo et l'installation. Elle a aussi étudié à L'Universidade do bellas artes de Porto au Portugal. Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles, « l'Estran » à Image / Imatge à Ortez en 2010, « Raiponse » à la Biennale Fotonovo à Tenerife en 2015 mais aussi d'expositions collectives Donne & Fotografia Dalle collezioni del Craf, San Vito en Italie en 2016, « Being Beauteous » au musée d'art et d'archéologie de Guéret en 2016, au musée de la Roche-sur-Yon en 2015, au Château d'eau à Toulouse en 2014. Elle a été pensionnaire à la Casa de Velasquez à Madrid en 2011 - 2012 et à la Maison Julien Gracq à Saint-Florent-le-Viel en 2015. « L'Estran » a été publié aux éditions Filigranes en 2010 et « Raiponce » aux éditions nonpareilles en 2012.

*« La photographie est une hallucination vraie » disait André Bazin. La photographie est spectrale et met en scène des spectres, elle est depuis ses débuts l'allié des fantômes. À travers le médium photographique, je tente de brouiller les pistes, positionnant mes images à la frontière du visible et de l'invisible, du champ et du hors champ, de la réalité et de la fiction, du monde des vivants et de celui des morts.*
Marie Maurel de Maillé

Beaucoup de séries photographiques ont été prises dans des lieux d'art (Casa Museo Picasso, Château de Pau, Musée du romantisme de Madrid) et des maisons d'écrivain. Il s'agit dans ces lieux de réactiver une mémoire, de reconstruire tout un imaginaire et de faire participer le public à la construction de l'espace fictif. Les photographies de Marie Maurel de Maillé, telles des fictions intimes sont le fruit d'associations mentales complexes et désordonnées. Elles résultent aussi d'un subtil basculement d'une dimension du réel à une autre et le besoin de rendre compte d'une réalité qui nous échappe, des fragments d'existence saisis pour comprendre l'instant présent. Les photographies évoquent une atmosphère, quelque chose qui a été mis en scène, une image fabriquée. « Une inquiétante étrangeté » fugace et discrète surgit par le choix des cadrages, la lumière, les tensions avec le hors-champ, les angles de vue. Elle part d'une présence perdue, mais qui rôde et qui révèle quelque chose de l'ordre du souvenir.
Comme elle aime le souligner, « c'est toujours à un véritable travail de mémoire auquel nous convient ces décors familiers et intimes, images de notre culture individuelle et collective. Face aux photographies, nous nous retrouvons alors, dans une situation de trouble. Se révèlent à nous des bribes d'images, de personnages, de scènes connues, ou reconnues. Au milieu du simulacre, le spectateur doit trouver sa place, son rôle. » Marie Maurel de Maillé « utilise ces simulacres, pour recréer une forme de réalité, parce qu'il me semble que le monde dans lequel nous évoluons ne suscite guère plus d'émerveillement, d'étonnement. Et qu'il lui faut passer par la fiction pour atteindre le réel. »

« Les contes ont une portée symbolique et profonde, ils nous enseignent des savoirs oubliés et inconscients qui se transmettent de générations en générations. Par des prélèvements décalés, j'espère transmettre à mon tour cette charge narrative du conte en insufflant dans mes images cette tension entre leur aspect apparemment documentaire et l'évocation d'une atmosphère mise en scène jusqu'au silence tendu de la disparition, sans préciser dans l'image s'il est question d'un décor ou d'une représentation déjà constituée. » Marie Maurel de Maillé.

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente « L'Estran », une série photographique réalisée lors de sa résidence artistique au domaine d'Abbadia à Hendaye en 2008. Elle a été produite et montrée à Image / Imatge à Ortez et la Médiathèque Jean-Louis Curtis à Orthez en 2010.

*www.mariemaurel.nuxit.net*

Marie Maurel de Maillé, « Sans titre », série « L'Estran », 2008
Tirage fineart sur papier Hahnemülhe
50 x 75 cm
© Marie Maurel de Maillé
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## HANS OP DE BEECK

*Né en 1969 à Turnhout, Belgique*
*Vit et travaille à Bruxelles et Gooik, Belgique*

L'artiste flamand Hans Op de Beeck a étudié les Beaux-Arts à Saint-Lucas à Bruxelles. Il a ensuite participé au programme de post-diplôme de la Higher Institute for Fine Arts de Anvers, puis a collaboré pendant deux ans à la Rijksakademie à Amsterdam. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions tant personnelles (MUHKA à Anvers (2006), Kunsteverein à Hanovre (2012), Frac Paca à Marseille (2013), Moca Cleveland (2014) que collectives (Reina Sofia à Madrid, The Drawing Center à New York, Museo d'Arte Moderna à Bologne, Kunstmuseum à Bonn, Biennale de Venise). En 2016 - 2017, son travail a fait l'objet d'une grande exposition de type rétrospective au CentreQuatre - Paris.

L'artiste flamand Hans Op de Beeck stimule les sens des spectateurs en créant des constructions poétiques et évocatrices de mondes parallèles, entre réalité et fiction. Autant de portes ouvertes sur les mondes fictifs qu'il fait naître à partir de la banale vie quotidienne. À travers l'exploration de pratiques aussi diverses que l'écriture, la mise en scène, le film d'animation, le dessin, la sculpture et l'installation, l'artiste flamand Hans Op de Beeck développe une forme de fiction visuelle entre ironie et gravité, humour et mélancolie, scrutant la manière dont le temps et le monde nous échappent, offrant au visiteur-spectateur un moment d'émerveillement et d'introspection. Hans Op de Beeck parle souvent « d'expérience » quand il évoque ses installations sculpturales immersives. Il est question de paysages et de points de vue, de distance à la fois spatiale et temporelle et de métamorphose des espaces investis. On y décèle aussi l'ennui et l'absurdité tragicomique de notre existence postmoderne, d'un monde qui tourne en rond, en boucle comme les boucles qu'il utilise souvent dans ses vidéos minutieusement mises en scène pour leur propension à nous faire voyager d'univers oniriques en compositions sonores singulières.

En 2016, Hans Op de Beeck avait subjugué les visiteurs du Printemps de septembre avec une grande installation immersive dans le réfectoire des Jacobins à Toulouse,  un paysage monochrome, un désert de dunes conviant les visiteurs à une escale tantôt silencieuse tantôt chuchotée, entre fiction et réalité, invitation à la méditation et à la rêverie.

À l'ancien tribunal, l'Été photographique de Lectoure 2017  présente l'œuvre vidéo « Staging silence (2) » (2013).  Cette vidéo dévoile deux paires de bras situées de chaque côté de l'écran qui déplacent sur un plateau central divers objets et décors qu'elles animent par des lumières artificielles pour créer des environnements facilement identifiables, à la fois étrangers et familiers, mélange éclectique de décors sortis de ses souvenirs, de ses rêves et d'autres qui ont été inventés. Devant nos yeux se construisent et se transforment ainsi différents paysages minimalistes, dans une économie de moyens et une démarche très poétique. Ces lieux en noir et blanc où la vie est suggérée mais jamais montrée, ne sont plus que des décors animés pour des histoires possibles, des propositions visuelles évocatrices et pouvant être expérimentées et vécues par le spectateur. La bande sonore du film est composée et interprétée par le compositeur-musicien Scanner.

*www.hansopdebeeck.com*
*Hans Op de Beeck est représenté par Galleria Continua à San Gimignano, Peking, Les Moulins et la Havane, Galerie Krinzinger à Vienne, Marianne Boesky gallery à New-York et Galerie Ron Mandos à Amsterdam.*

Hans Op de Beeck, « Staging Silence (2) », 2013
Vidéo, 20'48"
Noir et blanc, son
© Hans Op de Beeck
Courtoisie Studio Hans Op de Beeck

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## JOSEF SUDEK

*(1896 - 1976)*
*Né en 1896 à Kolín, village alors situé en Autriche - Hongrie, a vécu à Prague*

Josef Sudek était un homme discret et solitaire. Reconnu de son temps dans son pays, il participe à des expositions collectives et personnelles mais n'apparaît pas aux vernissages. En même temps, grand amateur de musique, il organise chez lui des « mardis musicaux » où il convie ses amis, dont il a fait quelques portraits, même si les figures humaines ne sont pas son sujet principal.
Il est le premier photographe tchèque à être reconnu dans le monde sans être passé à l'Ouest quand, en 1974, deux ans avant sa mort, il est exposé aux États-Unis (New York, Washington, George Eastman House à Rochester) et à Milan.

Très jeune, Josef Sudek apprend la reliure tout en commençant à pratiquer un peu la photographie. Appelé en 1915 sur le front italien, il est blessé par une grenade et on l'ampute du bras droit. Il doit alors renoncer à son travail de relieur et refuse un emploi de bureau. Il choisit de devenir photographe, étudie à l'École d'État des arts graphiques de Prague et vit grâce à une pension d'invalidité et quelques commandes alimentaires.

Josef Sudek est influencé les premières années par le courant pictorialiste, qui par divers effets techniques et stylistiques cherche à s'approcher de la peinture. Il use des effets de flou en montrant des personnages attablés dehors le dimanche ou une rue de Prague sous la pluie et ces photographies dévoilent déjà un style et une certaine maîtrise de la lumière.
La ville de Prague, va être toute sa vie durant, le sujet principal du photographe avec la campagne qui l'entoure. Il photographie la ville la nuit, à la lumière de quelques réverbères. Pendant l'occupation nazie, c'est l'obscurité de sa cour, ponctuée de quelques fenêtres éclairées, qu'il enregistre. Dans les années 1950, il continue à photographier sa ville en vues panoramiques qu'il tire par contact, tout comme de délicats paysages au bord de l'Elbe ou bien encore les paysages urbains abîmés par l'industrialisation.

Pendant la seconde guerre mondiale, il entame sa série la plus célèbre, celle de la vue de la fenêtre de son atelier. Cet amoureux de la nature en guette le moindre souffle et toutes les manifestations, surtout au printemps. À travers la vitre, il regarde le jardin et un arbre au gré des heures du jour et des saisons. Derrière le verre, couvert de buée ou de pluie, le jardin se couvre de neige, l'arbre de fleurs. Josef Sudek nous ouvre un monde poétique, un peu sombre et mélancolique. Autre aspect de l'univers poétique et intimiste du photographe, les objets. Dans son atelier encombré, il en prélève un, deux, trois et réalise des compositions simples, avec un œuf, un coquillage, un verre, une rose ou une poire sur une assiette. On peut voir des accents surréalistes dans une bille qui évoque un œil, dans une vue du fatras de l'atelier où sont suspendus des sacs en toile à côté d'un mannequin sans bras ni tête. Allusions aux dévastations de la guerre, sans doute, une statue git au sol, amputée d'une jambe.

*Les œuvres montrées pendant l'Été photographique de Lectoure 2017 appartiennent à la collection du FRAC Aquitaine à Bordeaux*

Josef Sudek, « White Rose Bud », 1954
Photographie contact noir et blanc
52 x 42 cm
© Josef Sudek Gabina Fárová / FRAC Aquitaine
Collection FRAC Aquitaine

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## LAURE LEDOUX

*Née en 1986 à Niort*
*Vit et travaille à Paris, France*

Laure Ledoux est diplômée de l'École européenne supérieure de l'image de Poitiers et de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. Elle est lauréate du concours UPP - Découverte en 2012, de la bourse d'aide à la création du Conseil général Nord - Pas-de-Calais en 2013. Ses travaux ont fait l'objet d'expositions à la galerie du Club des directeurs artistiques à Arles en 2014, à la Maison des arts à Grand-Quevilly en 2016, à la projection Jeune création, galerie Thaddaeus Ropac à Paris en 2015.

S'identifier, se connaître. Mais aussi identifier, reconnaître : historiquement, c'est la question de l'identification - classement et contrôle social - qui occupe la première production de portraits photographiés. Objet devenu ordinaire, commun à tous, le portrait occupe une grande place dans le décor contemporain de nos existences. En témoigne depuis quelques années, la pratique récurrente et obsessionnelle du selfie, véritable phénomène de société tout en étant devenu aussi processus de communication et outil identitaire. Dans la pratique du portrait qu'il soit photographié ou filmé, ce n'est pas un regard unique, mais deux regards qui s'expérimentent réciproquement. Il est question d'un rendez-vous mais aussi d'une négociation de deux désirs, celui du photographe et du photographié, du réalisateur et de l'acteur.

Laure Ledoux pratique cet art subtil et merveilleux du portrait photographié, entre sobriété et austérité des poses, attachant une attention particulière aux visages et aux regards, à la carnation mais aussi aux matières et aux couleurs des vêtements de ses modèles. Modalités opératoires définies, minimisation du contexte, du décor, prise de vue en buste, de face, de dos, Laure Ledoux donne rendez-vous à ses modèles, les met en scène, leur propose de revêtir des vêtements trouvés, chinés, achetés, des vêtements qui ne leur appartiennent pas. Cet état de fait métamorphose leur présence au monde et conduit à un léger trouble, un état d'abandon de leurs vigilances, de leurs résistances. Pendant sa résidence de création au Centre d'art et de photographie de Lectoure, entre novembre 2016 et février 2017, Laure Ledoux a continué son travail sur le portrait en photographie avec des adolescents ; des portraits pour s'identifier, des portraits pour se reconnaître et mieux s'apprivoiser. On a alors découvert lors de l'exposition de printemps des portraits inédits qui révèlent l'incroyable présence des adolescents, la force de leurs regards, la singularité de leur être au monde.

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente une sélection de photographies de la série « Lécher ses vertèbres » réalisée en 2012. Il s'agit de natures mortes, d'une photographie de chouette, de portraits photographiés dans lesquels se dégage, avec cette lumière qui surgit de l'obscurité, comme si elle était entrée par effraction, une forte dimension picturale propice à des trames narratives. Avec ses photographies, elle semble pouvoir accéder à l'étrangeté et à la beauté des corps et des matières. Quand elle photographie des personnes, elles ne sont pas identifiables, on les voit souvent de dos, ou leur visage est recouvert par une chevelure imposante, ce qui leur confère une intensité dramatique. Elles sont comme la trace de quelque chose qui se retire. Laure Ledoux joue ici avec les profils, les ombres et les clairs obscurs, porte une attention particulière sur les chevelures, les tissus, les vêtements, la sensualité des matières, les textures, les cheveux, les plumes de la chouette. Un appel décousu à ressentir, à toucher.

*www.laureledoux.com*

*Coproduction Centre d'art et de photographie de Lectoure avec le soutien du laboratoire Photon Toulouse*

Laure Ledoux, « Sans titre 02 », série « Lécher ses vertèbres », 2012
Tirage jet d'encre sur papier baryté
100 x 100 cm
© Laure Ledoux
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## DELPHINE GIGOUX-MARTIN

*Née en 1972 à Clermont-Ferrand, France*
*Vit et travaille à Durtol, France*

Delphine Gigoux-Martin a participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives dans des institutions, au Creux de l'enfer à Thiers en 2007, à la Chapelle Saint-Jacques à Saint-Gaudens en 2011 et à l'Abbaye Sainte-Croix aux Sables d'Olonne. Elle expose régulièrement à la galerie Métropolis à Paris. En 2014, son travail fait l'objet d'une exposition au Centre d'art Matarazzo à Sao Paulo. Elle montre aussi son travail au Centre d'art le Cairn à Digne les Bains. Toujours en 2014, elle imagine une installation au Musée de la chasse et de la nature à Paris qui sera suivie en 2015 par une performance dînatoire « comment déguster un phénix » dans un taureau empaillé, figé sur un socle en miroir. En 2015, elle participe à l'exposition « Rêve caverne, art contemporain et préhistoire » au Château de Tournon sur Rhône puis à une exposition à IAC Villeurbanne invitée par le Musée de l'Invisible en écho à l'inauguration de la grotte Chauvet en Ardèche. Delphine Gigoux-Martin enseigne actuellement à l'Ensa, École nationale des beaux-arts de Limoges. « Mémoires minuscules, une monographie aux éditions Linéart a été publiée en 2011. Elle crée aussi des livres d'artistes : « Comment déguster un phénix », « De la fin du vol », « Cosmos », « Casanova forever », « Case 40 », « la rôtisserie ».

Delphine Gigoux-Martin travaille à partir de l'espace, de sa lumière, de ses formes et de ses éléments préexistants et réalise des œuvres in situ, éphémères, adaptées à la topographie, à l'architecture, à l'histoire et la symbolique de l'espace investi. Ancrées dans l'imaginaire, la poésie, l'atmosphère des contes cruels, empreintes aussi d'un humour noir corrosif et d'une réflexion sur les liens entre l'homme et l'animal, les œuvres de Delphine Gigoux-Martin utilisent une diversité de médiums, de matériaux et de techniques, dessins au fusain, images animées projetées à partir de dessins, sculptures, objets, animaux empaillés…. Combinées entre elles, elles donnent lieu à une certaine hybridation des formes – entre installation et dispositif.

L'installation devient avec ses œuvres un moyen de replacer le corps dans un espace, connecter et combiner différents niveaux de perception (visuelle, olfactive, spatiale…) et proposer un rapport décalé, décadré au monde multipliant les pistes de narration à la fois fantasques, mystérieuses et féériques. L'espace réel et l'espace fictif entrent en friction et génèrent une forme de rupture et de tension psychologique chez le visiteur, le regardeur.

Ces procédés provoquent comme le souligne le commissaire d'exposition Pascal Pique « un hors champ, un entre-deux entre imaginaire et réalité, d'autant plus efficace et spectaculaire qu'il fait basculer avec lui l'espace même de l'exposition dans une sorte d'in-situ fantasmagorique »*.
Lien vital qui unit l'homme à la nature, l'animal est au cœur de sa pratique et nous confronte à nos rapports ambigus avec la nature, la mort, l'animalité. La figure animale est comme le souligne Delphine Gigoux-Martin « un vecteur dans son travail pour parler d'humanité, de la vie, de la mort et parce qu'il y a derrière nos vies, notre société quelque chose de profondément animal que nous avons bien du mal à taire, quelque chose de nu qui nous renvoient aux paradoxes de nos instincts contradictoires, entre empathie et anthropophagie. Dans beaucoup d'endroits du monde, la distinction entre les animaux et les humains est différente et les animaux sont perçus comme des partenaires sociaux à part entière. Par ses œuvres, Delphine Gigoux-Martin évoque ce rapport encore très dominant de l'homme sur l'animal particulièrement présent dans notre sphère occidentale où le naturalisme articule encore l'ensemble de nos rapports au monde animal.

* Pascal Pique, extrait du catalogue de l'exposition « Delphine Gigoux-Martin », Château de Taurines

*www.delphinegigouxmartin.fr*
*Delphine Gigoux-Martin est représentée par la galerie Métropolis à Paris*

*En partenariat avec Mémento, espace départemental d'art contemporain*

Delphine Gigoux-Martin, « J'ai vu des barreaux et je m'y suis heurtée », 2008 (détail)
Installation vidéo, dessins animés, gouache noire
© Delphine Gigoux-Martin / Frédéric Delpech
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN TRIBUNAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## SYLVAIN WAVRANT

*Né en 1989 à Romorantin, France*
*Vit et travaille à Rouen, France*

Sylvain Wavrant a suivi un BTS design de mode, textile et environnement à l'École Duperré à Paris. Il est aussi diplômé de l'École des beaux-arts de Rennes spécialité « design ». En 2013, il créé son entreprise « Sylvain Wavrant » à Rouen et s'associe avec d'autres artistes au sein de l'Ubi, un lieu artistique mutualisé de la cité normande. Il travaille aussi pour le théâtre avec la Piccola Familia. En 2015, il collabore avec Thomas Jolly pour la pièce « Richard III » et réalise cinq parures animales qui réveillent le caractère animal du personnage hybride Richard III. Son travail a fait aussi l'objet d'expositions comme « La traversée des apparences » au Portique au Havre en 2016, « Roadkill » à la Fabrique des savoirs à Elboeuf en 2017, une exposition monographique organisée par la Réunion des musées métropolitains dans le cadre de La Ronde. Sylvain Wavrant est à l'initiative du collectif « les années sauvages » avec lequel il expose sa « Colline aux renards » dans une école publique désaffectée de Rouen à l'occasion du festival Normandie impressionniste.

Les mythologies, le chamanisme, Pocahontas, la série Game of thrones et les rêves inspirent Sylvain Wavrant et constituent la matière hautement onirique de son travail. De nombreux artistes contemporains réinvestissent l'art de la taxidermie afin de renouveler les perspectives esthétiques et critiques. Passionné de mode et de stylisme, il est avant tout un plasticien et un taxidermiste qui transfigure avec flamme et un certain militantisme les poils et les plumes. Sylvain Wavrant a appris les techniques traditionnelles de taxidermie auprès d'un de ses enseignants, Thierry Dupeux, et réalise des accessoires de mode et autres petits objets en fourrure et plumage à partir d'animaux sauvages non-protégés, dépouilles animales, rebuts de la chasse ou accidentés de la route. Il interroge, dénonce la pratique d'élevage d'animaux à fourrure pour alimenter l'industrie de la mode. Il y a aussi la volonté d'éveiller « de manière éthique ». La taxidermie comme interrogation de notre rapport à l'animal. « Entre fascination et répulsion, résume-t-il, toujours sur le fil du rasoir. » « C'est un animal qui est mort et que l'on transforme peu à peu pour qu'il devienne en quelque sorte éternel. Je voulais vraiment revaloriser l'animal et dépoussiérer la taxidermie ». Dépeçage, scalpel et tannage à l'aide de poudre d'alun et de gros sel pour la partie technique, auquel il ajoutera l'esthétique et la liberté de l'artiste. « On n'est pas obligé de faire du trophée vieillot, on peut valoriser l'animal, raconter une histoire, être au plus proche de la vérité, tout en apportant une touche de fantastique », souligne Sylvain Wavrant.

Pour l'Été photographique de Lectoure 2017, l'artiste est invité à recréer son univers personnel à travers la réinstallation de l'espace atelier, véritable cabinet de curiosité, dispositif combinant mobiliers, objets personnels, accessoires hétéroclites, collections, photographies anciennes, sculptures animales et imagine un monde au potentiel poétique et onirique puissant.

*www.sylvainwavrant.com*

*Avec le soutien de Peau d'âne, Lectoure*

Sylvain Wavrant dans son atelier
© Sylvain Wavrant / Céline Bataille
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À LA **CERISAIE**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## STÉPHANE CASTET

*Né en 1976 à Toulouse, France*
*Vit et travaille à Toulouse, France*

Stéphane Castet est diplômé de l'IsdaT à Toulouse en section design. Il est membre du collectif IPN depuis sa création. Il partage son temps entre son travail d'artiste et des activités très diverses, construction et invention, régie pour le Printemps de septembre, scénographie pour l'exposition de Sébastien Taillefer à la Fabrique, pour Mademoiselle Kat et Ronald Curchod au Musée de l'Affiche de Toulouse, construction et assemblage de l'exposition « Letris » à la Médiathèque José Cabanis. Invité par l'artiste Yannick Papaihau, son travail a été montré au FRAC Paca à Marseille en 2013. Il a également été montré lors de l'exposition « La cimaise et la fraction » organisée par l'association Point de fuite en 2014, pendant l'exposition « Tintamarre » chez le collectif IPN à Toulouse en 2015, au Musée Calbet à Grisolles en 2017 et sur le parcours typographique « Sens dessus dessous » avec Thomas Deudé visible à Tournecoupe dans le cadre du projet Street art Pays portes de Gascogne dans le Gers.

Stéphane Castet se définit lui-même comme un « faiseur de choses », il s'adapte à son environnement, les lieux, les gens qui l'entourent, amis, artistes, artisans, visiteurs, potentiels collaborateurs du travail. Ses œuvres qui procèdent du bricolage, de la récupération et de la contamination des genres, sont parfois participatives et toujours tournées vers le partage. On les regarde, on les observe et on peut souvent les toucher, les expérimenter et même parfois les faire fonctionner. Par le croisement de matériaux hétéroclites, par une pratique de recyclage d'objets trouvés, récupérés et d'influences multiculturelles, son œuvre qui navigue avec audace entre art et artisanat, ou entre art et design, s'équilibre entre les éléments essentiels de l'idée et le hasard des trouvailles parmi des matériaux qui sont à portée de main et ouvre les portes inattendues d'une poésie du quotidien. Il instaure un décalage entre le réel et ses actions pour créer non seulement un éveil de la curiosité, un étonnement, un réveil des consciences mais aussi un lien profond et vrai avec les gens.
Son œuvre protéiforme, objets récupérés et bidouillés, sculptures-machines, photographies mécanisées, carnets de dessins et d'écriture, installations fabriquées au moyen de matériaux recyclés où les objets perdent leur fonction et leur valeur initiale au profit d'une lecture poétique, narrative et profondément humaniste.

Stéphane Castet est aussi un artiste joueur qui interroge le sens des mots, le statut de l'objet, utilisant le détournement et l'assemblage (d'objets, de matériaux, de mots) comme dynamique de sa démarche artistique ou la séparation entre l'art et la vie n'existe pas. Il questionne également sans cesse, avec humour, une attitude décalée et une démarche décadrée, l'art contemporain, le statut de l'artiste et le marché de l'art.

Pour l'Été photographique Stéphane Castet imagine, au sein de cet antre magique qu'est la Cerisaie, une installation in-situ, inédite, qui débordera sans doute, mêlant expérimentation, mythologie individuelle, souvenirs d'enfance et poésie visuelle et sonore.
« Mes moires » est selon ses dires « un projet qui raconte une histoire, sur la mémoire,  sous la forme d'un jeu de d'un décor sinueux obtenu par strates. Celui-ci s'appuie sur la trace et la fantasmagorie entre l'image et les mots. De ce qu'il y a eu ce qu'il y a et de ce qu'il reste Et maintenant qu'est-ce qu'on en fait ? La retranscription de ce qui se passe dans l'intra neural. La sensation entre l'espace physique et temporel. »

Stéphane Castet imagine aussi un véhicule, une carriole, véritable bolide poético-surréaliste qu'il actionnera lors des Carriolades le week-end du 12 - 13 août à Lectoure.

Stéphane Castet, « Bal en soir », 2015
Sérigraphie sur double vitrage
© Stéphane Castet
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## JULIEN MAGRE

*Né en 1973 à Paris, France*
*Vit et travaille à Paris, France*

Diplômé des Arts Décoratifs de Paris en 2000, Julien Magre a exposé dans plusieurs galeries et festivals : en Italie, Australie, Pays-Bas, Paris, New York en 2003, où son exposition fût notamment parrainée par Michael Stipe. En 2010, Agnès b. repère le travail de Julien Magre à Paris Photo. Il expose son livre « Caroline, Histoire numéro deux » et des tirages extraits de l'ouvrage à la librairie de la galerie du Jour. En septembre 2014, il fait partie de l'exposition collective « S'il y a lieu je pars avec vous » qui a eu lieu au BAL à Paris. Il expose au côté de Laure Vasconi à La Filature de Mulhouse en novembre 2014. En 2017, la Galerie Le Lieu, à Lorient organise une exposition sur son travail. Il a publié en 2009 « La Route de Modesto » accompagné d'un texte de Marc Villard aux éditions Adam Biro. Les éditions Filigranes éditent « Caroline, Histoire numéro deux » en septembre 2011, « Troubles » en mai 2015 et « Je n'ai plus peur du noir » en 2016. Julien Magre fait partie du collectif France(s) Territoire Liquide (FTL).

« Dès ses premières années d'études aux Arts décoratifs de Paris, il commence à photographier une jeune femme, qui deviendra la mère de ses enfants et le personnage principal d'une histoire qui s'est transformée en livre en 2010, « Caroline, Histoire numéro deux ». En parlant de ce projet qu'il mène maintenant depuis quinze ans, le photographe se dit « spectateur de [sa] propre intimité » : choisissant la bonne distance avec son sujet, ni trop loin, ni trop près, il documente son quotidien, et par là-même le rend poétique.Les photographies — qu'il réalise exclusivement en couleurs et en argentique, selon une méthode instinctive et libérée de toute contrainte — capturent la tendresse du temps qui passe sur les êtres aimés. L'intimité qui est ici montrée n'est jamais simple, puisque le photographe prend grand soin de ne pas dévoiler toutes les parcelles de sa vie et opère ainsi une transfiguration de la banalité quotidienne: les scènes se passent dans des hôtels, des terrains de jeux à la campagne, des lieux qui ne redoublent aucunement l'intimité de la famille, mais, au contraire, l'amplifient de manière suggestive.
En parallèle, et avec le même souci de traduire le monde tout en l'amenant du côté d'une interprétation théâtrale, fictionnelle, voire onirique, Julien Magre travaille à l'élaboration de séries photographiques moins directement autobiographiques (...) la démarche de Magre est bien souvent cinématographique: alors que son monde intime se place dans la droite ligne d'un Cassavetes ou d'un Bergman, ses paysages hantés d'une fiction à venir nous font plutôt pencher du côté de Bruno Dumont ou de David Lynch. Julien Magre est attaché à l'objet photographique — la « boîte » de photographies, l'album de famille en sont de bons modèles. La photographie existe et s'épanouit par le livre. Et c'est en tant que graphiste qu'il pense constamment l'objet éditorial, forcément narratif: un objet que l'on peut tenir dans ses mains et manipuler afin de le faire sien. »
Texte de Léa Bismuth

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente à la halle aux grains une sélection de la série photographique « Elles veulent déjà s'enfuir » réalisée entre 2010 et 2012.

« Elles veulent déjà s'enfuir », tout est là, dans ce titre fictionnel et poétique, plantant le décor d'une histoire en train de se dérouler, en train de se vivre. Le photographe, à l'écart, observe les personnages qui peuplent sa vie intime, ce « elles » si énigmatique tant il nous emporte dans une histoire peuplée d'une multiplicité féminine. Il est question d'une femme et de deux fillettes, mais aussi d'un amant et d'un père qui voit le temps s'échapper à travers elles, le temps qui passe, impossible à saisir si ce n'est par la photographie : « elle me permet de figer le temps qui agit sur l'âge de mes enfants, leurs transformations, de réaliser un travail d'archive au présent. (…) Julien Magre fantasme sa vie, transfigure le quotidien, mais ce n'est pas en metteur en scène autoritaire qu'il créé ses images : c'est bien plutôt en témoin d'une « scène qui se passe ». Il joue de la frontière très mince qu'il y a entre la banalité des gestes et leur possible révélation en instants rêvés. (…) »
Texte de Léa Bismuth, avril 2013

*www.julienmagre.fr*
*Julien Magre est représenté par la galerie Le Réverbère à Lyon*

*Coproduction Centre d'art et de photographie de Lectoure avec le soutien du laboratoire Photon Toulouse*

Julien Magre, « sans titre »
Série « Elles veulent déjà s'enfuir », 2010 - 2012
Photographie couleur argentique
30 x 40 cm
© Julien Magre
Courtoisie galerie Le Réverbère, Lyon

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## STÉPHANE THIDET

*Né en 1974 à Paris, France*
*Vit à Paris et travaille à Aubervilliers, France*

Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2002 et de l'École supérieure des beaux-arts de Rouen en 1996, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles en 2016 et 2017 à l'Abbaye de Maubuisson à Saint-Ouen l'Aumône, en 2011 au Frac Basse-Normandie à Caen et à la Maison Rouge, en 2008 au Grand Café à Saint-Nazaire ainsi que des expositions collectives en 2016 à Nuit Blanche, au Domaine Vranken-Pommery à Reims, en 2015 à Pioneer Works à New York, à la Friche Belle de Mai à Marseille, en 2014 au Palais de Tokyo et en 2007 au Printemps de septembre. Il est actuellement enseignant à l'École supérieure d'art de Nantes (volume et espace). Il est représenté par la galerie Aline Vidal à Paris et la galerie Laurence Bernard à Genève.

Stéphane Thidet utilise ce qui l'entoure, des espaces existants, des objets, des dispositifs et s'intéresse avant tout à une intention et à sa condition de réalisation. Ses univers à la fois sombres et fantaisistes, parfois générateurs de tension se déploient à travers des vidéos, des objets, des installations in situ qui souvent métamorphosent directement l'espace dans lequel il travaille. Les réalisations de Stéphane Thidet fonctionnent souvent comme « des pièges, entre attirance et répulsion », entre gravité et émerveillement et opèrent par le déplacement, la difformité ou l'altération. Il est question de dérèglement des conventions mais aussi de contretemps, comme si un incident avait modifié le déroulement d'une histoire et introduit l'inattendu ou l'anachronique. La question de l'inaccessibilité, de l'exclusion du spectateur, visiteur est aussi présente dans les situations qu'il propose.
Il organise une perméabilité entre la réalité et l'imaginaire en dérobant le lien tissé entre les constituants du réel comme si les faits étaient biaisés, la perspective faussée. À la manière d'un Lewis Caroll, dans ses œuvres s'exercent une distorsion sur le visible, le réel y subit une mutation, la réalité devient inadaptée, distordue, voire même parfois agressive et dangereuse,

L'Été photographique de Lectoure choisit de réinstaller l'œuvre « Sans titre (Le Refuge) », produite en 2007 ; une cabane à échelle 1 dans laquelle il pleut sans discontinuer, impraticable, inaccessible pour le visiteur. Référence claire au monde des bois mais aussi à la mythologie enfantine de la cabane, elle renvoie à l'imaginaire collectif, à cet état de nature ou l'homme pourrait vivre en harmonie avec son environnement. Stéphane Thidet rejoue avec des éléments qui nous appartiennent et en les confrontant à une nouvelle situation qui les fragilise. « Le Refuge » est submergé par la pluie, rongé de l'intérieur par l'eau qui y ruisselle ce qui remet en question cet état d'harmonie. Il s'agit d'une cabane que le visiteur ne peut qu'observer, invité à une étrange méditation, un inquiétant spectacle, celui « d'une maison qui essaie de lutter contre sa propre destruction ». C'est ce « no man's land entre un état de fonctionnalité et un état de destruction » que Stéphane Thidet essaie d'explorer avec cette œuvre.

*www.stephanethidet.com*
*L'artiste est représenté par les galeries Aline Vidal, Paris et Laurence Bernard, Genève*

*L'œuvre « Sans titre (Le Refuge) » appartient à la collection des Abattoirs / FRAC Midi-Pyrénées, Toulouse. Elle a été produite dans le cadre de la commande publique pour le Printemps de septembre 2007*

Stéphane Thidet, « Sans titre (Le Refuge) », 2007
© Stéphane Thidet / photo : Bernard Delorme
Collection Les Abattoirs / FRAC Midi-Pyrénées
Courtoise galeries Aline Vidal, Paris et Laurence Bernard, Genève

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## EVA BORNER

*Née en 1976 en Suisse*
*Vit et travaille à Bâle, Suisse*

Diplômée de l'École d'Art et du Design de Bâle, Eva Borner s'inscrit au cœur de la scène helvétique depuis plus de dix ans. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives à la galerie Karin Sutter à Bâle, à la 56th biennale de Venise en 2015, à Stimultania à Strasbourg, à et à Hegenheim, Régionale 17 en 2016 - 2017, à la 6ème Biennale de Thessalonique en Grèce ainsi qu'à Pathos dans le cadre de Chypre, capitale européenne de la culture en 2017.

Entre installation vidéo et photographie, l'artiste traite de la question de la mémoire qu'elle confronte avec l'absence. Ses œuvres questionnent l'intimité domestique, celle du corps, et les contrastes poétiques qu'offre l'urbanité. Les frontières entre l'intérieur et l'extérieur se confondent et laissent place à un nouvel espace où les objets familiers correspondent avec une nature tranquille.
Dans ses photomontages, elle joue de l'interdépendance de multiples contextes, des limites entre sujet et objet, entre nature et culture. L'artiste bâloise se distingue aussi par ses travaux interactifs, conçues à partir de technologies audio, photographique et vidéo de pointe dans lesquels le spectateur fait partie intégrante du processus de création. Elle a rapidement imposé sa patte mélancolique grâce à des travaux qui privilégient l'interactivité. « J'aime l'idée que le spectateur doive agir sur mes installations et qu'il interprète mes œuvres comme il l'entend ».

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente une sélection de la série photographique « Ich will eine Wharheit, die erfunden ist » (« Je veux une vérité qui est inventée ») à la halle aux grains. Les photomontages d'Eva Borner, assemblés à partir d'images traitées numériquement sont troublantes et composent des paysages surréalistes, un monde parallèle aux dimensions oniriques où il est question de vérité détournée. Eva Borner crée des mirages optiques face auxquels le spectateur ne peut que se questionner sur son intimité domestique. On a la sensation fausse d'être face à une photographie réaliste. L'œil du spectateur est à la recherche d'une perspective classique mais ne la trouve pas, il dérive, de gauche à droite, en recherchant une perspective normale. Enfermés à l'intérieur d'une pièce, d'une habitation, ces objets du quotidien sont immédiatement reconnaissables, mais l'objet ou le paysage, déplacés de leur environnement naturel, placés au milieu d'un paysage ou d'une perspective naturelle sont transformés en un contexte nouveau et surprenant. L'échelle naturelle des choses est déformée, l'objet semble énorme par rapport au paysage qui l'entoure et les ombres qu'il avait laissées à l'origine sont encore présentes. Cette série de photomontage joue de l'interdépendance de contextes multiples, les limites entre le sujet et l'objet, la nature et la culture.

*www.evaborner.ch*

Eva Borner, série « Je veux une vérité inventée », 2012 - 2013
Tirage jet d'encre
60 x 80 cm
© Eva Borner
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## BRODBECK & DE BARBUAT

*Lucie de Barbuat, née en 1981 à Saint-Étienne, France et Simon Brodbeck, né en 1986 en Allemagne*
*Vivent et travaillent à Paris*

Lucie de Barbuat a suivi une formation aux arts appliqués et Simon Brodbeck a été l'assistant de François-Marie Banier et de Peter Lindbergh. Ils travaillent ensemble depuis 2005 et leurs travaux ont fait l'objet d'expositions personnelles au FoMu, musée de la photographie d'Anvers, à l'Institut français du Japon Kansai, à la Chimney à New-York et d'expositions collectives au Grand Palais, à la Kunsthalle de Munich, au musée de la photographie de Thessalonique, à la Bibliothèque nationale de France, à la Vieille charité de Marseille, au Centquatre-Paris, au festival des arts visuels de Vevey. Ils ont été lauréats du prix HSBC pour la photographie 2010, du prix Jeune création 2013, du prix Nestlé du Grand prix international de photographie de Vevey et de la Bourse du talent en 2009. Ils sont actuellement pensionnaires de l'Académie de France à Rome, Villa Médicis.

Par le biais de l'image fixe ou en mouvement, le travail de Brodbeck & de Barbuat questionne un état d'être au monde, la perception du réel et sa représentation. Leurs projets prennent ainsi la forme d'ensembles qui tentent de déjouer notre perception du réel par une mise en scène décalée du quotidien. Solitude urbaine ou familiale, errance existentielle, incommunicabilité des êtres, leurs compositions entendent capter sous différents jours la mélancolie silencieuse de l'homme, en traduisant l'interstice ténu séparant notre existence du monde rêvé.
Il travaille sous forme de cycle. Les séries « Scènes de vie », Earth vision », « Silent world », « Vertige du quotidien » sont liés par certains modèles thématiques et par le principe artistique de « déjà-vu ». Ils explorent dans ces projets les frontières entre le monde réel et fantasmé, donnant l'illusion au spectateur d'accéder au monde intérieur caché des personnages photographiés ou filmés.
À travers la photographie, la vidéo, le dessin et l'installation, ils tentent de convoquer l'imagination du visiteur, en inscrivant chaque projet dans une réflexion sur l'image document entre réalité et fiction. Ayant fréquemment recours à des procédés technologiques modernes : montage d'images, création informatique 3D-CGI, mélange entre photographie et vidéo, leur œuvre questionne également le médium photographique et son évolution historique depuis ses origines. .

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente à la halle aux grains une sélection de la série photographique « Vertige du quotidien » réalisée entre 2006 et 2009. Basculant le point de vue à la verticale, Brodbeck & de Barbuat renversent les perspectives. Des fenêtres donnant sur des tableaux du quotidien qui mettent en scène une ou plusieurs personnes dans leur environnement familier à un moment précis de la journée. Le visiteur est capté par ces vues anormales du quotidien le plus banal. Le regard s'engouffre à la recherche d'une potentielle trame narrative. Ils révèlent depuis la hauteur d'un plafond un instant de vie simple, quotidien. Le point de vue du dessus vient mettre à mal cette banalité en représentant de manière picturale ces fragments de vie. Notre monde horizontal photographié d'en haut bascule ainsi à la verticale. Les vivants deviennent des gisants, les lits des dessins, les espaces des plans, la vie une géométrie et une énigme. Plus l'angle est important, plus il est menaçant. Dans ce cas présent, il comprime littéralement l'espace de l'image dans une surface. Recréant l'univers visuel et les proportions de l'image, écrasant les notions de perspective et de profondeur de champ propres à la photographie, cette vision fait perdre au spectateur ses repères de lecture habituels en transformant les volumes en surface.

*www.brodbeckdebarbuat.com*

Brodbeck & de Barbuat, « Window on courtyard »
Série « Vertiges du quotidien », 2006 - 2008
Photographie contrecollée et encadrée
150 x 120 cm
© Brodbeck & de Barbuat
Courtoisie des artistes

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## HANS OP DE BEECK

*Né en 1969 à Turnhout, Belgique*
*Vit et travaille à Bruxelles et Gooik, Belgique*

L'artiste flamand Hans Op de Beeck a étudié les Beaux-Arts à Saint-Lucas à Bruxelles. Il a ensuite participé au programme de post-diplôme de la Higher Institute for Fine Arts de Anvers, puis a collaboré pendant deux ans à la Rijksakademie à Amsterdam. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions tant personnelles (MUHKA à Anvers (2006), Kunsteverein à Hanovre (2012), Frac Paca à Marseille (2013), Moca Cleveland (2014) que collectives (Reina Sofia à Madrid, The Drawing Center à New York, Museo d'Arte Moderna à Bologne, Kunstmuseum à Bonn, Biennale de Venise). En 2016-2017, son travail a fait l'objet d'une grande exposition de type rétrospective au CentreQuatre - Paris.

L'artiste flamand Hans Op de Beeck stimule les sens des spectateurs en créant des constructions poétiques et évocatrices de mondes parallèles, entre réalité et fiction. Autant de portes ouvertes sur les mondes fictifs qu'il fait naître à partir de la banale vie quotidienne. À travers l'exploration de pratiques aussi diverses que l'écriture, la mise en scène, le film d'animation, le dessin, la sculpture et l'installation, l'artiste flamand Hans Op de Beeck développe une forme de fiction visuelle entre ironie et gravité, humour et mélancolie, scrutant la manière dont le temps et le monde nous échappent, offrant au visiteur-spectateur un moment d'émerveillement et d'introspection. Hans Op de Beeck parle souvent « d'expérience » quand il évoque ses installations sculpturales immersives. Il parle de paysages et de points de vue, de distance à la fois spatiale et temporelle et de métamorphose des espaces investis. On y décèle aussi l'ennui et l'absurdité tragicomique de notre existence postmoderne, d'un monde qui tourne en rond, en boucle comme les boucles qu'il utilise souvent dans ses vidéos minutieusement mises en scène pour leur propension à nous faire voyager d'univers oniriques en compositions sonores singulières.

En 2016, Hans Op de Beeck avait subjugué les visiteurs du Printemps de septembre avec une grande installation immersive dans le réfectoire des Jacobins à Toulouse,  un paysage monochrome, un désert de dunes conviant les visiteurs à une escale tantôt silencieuse tantôt chuchotée, entre fiction et réalité, invitation à la méditation et à la rêverie. À l'ancien tribunal, l'Été photographique de Lectoure 2017 présente le film « Parade » à la grande halle. « Parade » (2012) est une œuvre vidéo dont la mise en scène se déroule sur la scène d'un théâtre. La bande sonore et l'image entrent dans un dialogue subtil dans cette œuvre vidéo poétique et touchante.

L'imposant rideau de velours rouge s'ouvre avec une valse lente composée spécialement pour la pièce, tandis qu'un cortège de personnages apparemment sans fin marche au pas ralenti, tel un flux de passants dans une rue. Là défile sur la scène une variété d'êtres humains, transportant les postures de leur corps, de tous âges, de toutes les classes, de tous les métiers et occupations, ils portent des vêtements qui sont autant d'uniformes qui signalent ce qu'ils sont, chacun est une existence individuelle, unique. Ce défilé de personnages est sans doute un événement plutôt banal, mais il peut être perçu comme une réflexion visuelle fondamentale sur la vie et la mort. La bande sonore et l'image entrent dans un dialogue subtil dans cette œuvre vidéo poétique et touchante.

*www.hansopdebeeck.com*
*Hans Op de Beeck est représenté par Galleria Continua à San Gimignano, Peking, Les Moulins et la Havane, Galerie Krinzinger à Vienne, Marianne Boesky gallery à New-York et Galerie Ron Mandos à Amsterdam*

Hans Op de Beeck, « Parade », 2012
Vidéo, 11'25"
Couleur, son
© Hans Op de Beeck
Courtoisie Studio Hans Op de Beeck

# LES EXPOSITIONS

À LA **HALLE AUX GRAINS**

*Du 15 juillet au 17 septembre 2017*

## IGOR RUF

*Né en 1984 à Virovitica, Croatie*
*Vit et travaille à Zagreb, Croatie*

Igor Ruf est diplômé en 2010 du département de la sculpture à l'Académie des beaux-arts de Zagreb où il a étudié ; le travail d'Igor Ruf a fait l'objet d'expositions personnelles et collectives en Croatie à l'Institute for Contemporary Art à Zagreb en 2016, à la AZ Gallery à Zagreb en 2015, au MKC à Split en 2014 et d'une exposition à Nurture Art Gallery à New York en 2015. Il a reçu de nombreux prix pour son travail : le prix Radoslav Putar en 2014, le Grand Prix du 31ème Salon de la jeune création et le Grand Prix de la 11ème Triennale de sculpture en Croatie en 2012. Il a été résident plusieurs mois de la prestigieuse institution newyorkaise ISCP en 2015. Il est assistant conférencier à l'Académie des beaux-arts de Zagreb depuis 2012.

Fasciné par les objets du quotidien, Igor Ruf est l'un des jeunes artistes les plus prometteurs de Croatie qui utilise la performance et la sculpture. Ses œuvres sculpturales possèdent une surcharge matérielle et optique faite de justes amalgames entre objets du quotidien métamorphosés, matériaux empruntés à l'industrie ou encore techniques et savoir-faire artisanaux. Il s'intéresse plus à l'évocation de l'objet, qu'à sa fonctionnalité, voire sa nécessité. Dans ses œuvres sculpturales, Igor Ruf se joue du quotidien et imagine une collection d'objets et de mobiliers malicieusement décalés. Outil de construction de la mémoire individuelle, les objets usuels, les objets qui nous entourent possèdent cette capacité cognitive à reconstituer des expériences passées, à les faire resurgir, qu'elles soient autobiographiques ou qu'elles aient été expérimentées à travers le visionnage de films, l'écoute de bandes sonores. Aussi intimes et singuliers soient-ils, ces objets du quotidien deviennent des supports de la mémoire, de souvenirs, de récits et se transforment en éléments déclencheurs de la réalisation d'une œuvre. Ils gardent l'apparence d'objets courants de la vie sur lesquels il a soustrait, ajouté, collé des éléments, des morceaux de matériaux, association libre de matière, de couleur, éclairage tout en tension, pour un résultat insolite, décalé et souvent humoristique. Il emploie des matériaux bon marché qui peuvent être activés facilement et rapidement comme l'argile, le polyester, la mousse de polystyrène. Son travail se rapproche de celui d'un artisan dans la mesure où il se sert de certaines techniques traditionnelles liées à l'artisanat en général (moulage, façonnage…) utilisant parfois des outils et des techniques anciennes et traditionnelles. Igor Ruf tente dans cette alchimie sculpturale de matérialiser des atmosphères et des scènes issues de ses souvenirs, une sorte de reconstruction d'images fusionnées entre fiction et réalité. L'attention particulière qu'il porte à ces objets du quotidien, le rapport intime et unique lié à chacun d'eux reposent sur l'idée d'une relation plus forte que la raison et hautement affective. Détournés de leurs fonctions principales, ils deviennent de surprenantes sculptures, à la dimension burlesque et surréaliste qui assument pleinement leurs natures singulières et leurs fonctions inattendues.
L'Été photographique de Lectoure 2017 présente à la halle aux grains une sélection d'œuvres sculpturales de la série « The exhibition of hills, furnitures and walking spaces ».

*www.igorruf.weebly.com*

Igor Ruf, « Burning Chair », 2013
Installation, chaise en bois, résine polyester
40 x 40 x 60 cm
© Igor Ruf
Courtoisie de l'artiste

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN HÔPITAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## JULIEN MAGRE

*Né en 1973 à Paris, France*
*Vit et travaille à Paris, France*

Diplômé des Arts Décoratifs de Paris en 2000, Julien Magre a exposé dans plusieurs galeries et festivals : en Italie, Australie, Pays-Bas, Paris, New York en 2003, où son exposition fût notamment parrainée par Michael Stipe. En 2010, Agnès b. repère le travail de Julien Magre à Paris Photo. Il expose son livre « Caroline, Histoire numéro deux » et des tirages extraits de l'ouvrage à la librairie de la galerie du Jour. En septembre 2014, il fait partie de l'exposition collective « S'il y a lieu je pars avec vous » qui a eu lieu au BAL à Paris. Il expose au côté de Laure Vasconi à La Filature de Mulhouse en novembre 2014. En 2017, la Galerie Le Lieu, à Lorient organise une exposition de son travail. Il a publié en 2009 « La Route de Modesto » accompagné d'un texte de Marc Villard aux éditions Adam Biro. Les éditions Filigranes éditent « Caroline, Histoire numéro deux » en septembre 2011, « Troubles » en mai 2015 et « Je n'ai plus peur du noir » en 2016. Julien Magre fait partie du collectif France(s) Territoire Liquide (FTL).

« Dès ses premières années d'études aux Arts décoratifs de Paris, il commence à photographier une jeune femme, qui deviendra la mère de ses enfants et le personnage principal d'une histoire qui s'est transformée en livre en 2010, « Caroline, Histoire numéro deux ». En parlant de ce projet qu'il mène maintenant depuis quinze ans, le photographe se dit « spectateur de [sa] propre intimité » : choisissant la bonne distance avec son sujet, ni trop loin, ni trop près, il documente son quotidien, et par là-même le rend poétique.Les photographies — qu'il réalise exclusivement en couleurs et en argentique, selon une méthode instinctive et libérée de toute contrainte — capturent la tendresse du temps qui passe sur les êtres aimés. L'intimité qui est ici montrée n'est jamais simple, puisque le photographe prend grand soin de ne pas dévoiler toutes les parcelles de sa vie et opère ainsi une transfiguration de la banalité quotidienne: les scènes se passent dans des hôtels, des terrains de jeux à la campagne, des lieux qui ne redoublent aucunement l'intimité de la famille, mais, au contraire, l'amplifient de manière suggestive. En parallèle, et avec le même souci de traduire le monde tout en l'amenant du côté d'une interprétation théâtrale, fictionnelle, voire onirique, Julien Magre travaille à l'élaboration de séries photographiques moins directement autobiographiques (...) la démarche de Magre est bien souvent cinématographique: alors que son monde intime se place dans la droite ligne d'un Cassavetes ou d'un Bergman, ses paysages hantés d'une fiction à venir nous font plutôt pencher du côté de Bruno Dumont ou de David Lynch. Julien Magre est attaché à l'objet photographique — la « boîte » de photographies, l'album de famille en sont de bons modèles. La photographie existe et s'épanouit par le livre. Et c'est en tant que graphiste qu'il pense constamment l'objet éditorial, forcément narratif: un objet que l'on peut tenir dans ses mains et manipuler afin de le faire sien. »
Texte de Léa Bismuth

L'Été photographique de Lectoure 2017 présente une sélection de la série « Magic Land », réalisée à Dakar au Sénégal en mai 2012. Magic Land est un parc d'attractions pour enfants, qui a une grande variété d'activités, de manèges et un snack bar. Grâce à sa grande roue, il est visible de loin. Situé en bord de mer bien qu'aucun accès plage ne soit disponible, les fortifications du parc ont été construites à même les rochers et l'enceinte du parc ainsi que l'entrée ressemblent à un château fort.

« (…) De l'autre côté le jour, sa lumière solaire, d'une clarté presque aveuglante, qui découpe les ombres avec netteté. Sous cette chaleur brûlée, des terrasses vides, du linge qui sèche, un chapiteau endormi, une piscine déserte, un toboggan aquatique, des flamands roses en stuc, un manège à l'arrêt, des tables et sièges qui attendent leurs occupants comme s'ils attendaient Godot… Julien Magre a promené ses appareils dans un parc d'attraction de Dakar, un jour de fermeture. À quoi ça ressemble, un Disneyland africain en dehors des jours ouvrables ? Précisément à çà… une ville à l'abandon, un studio de cinéma en « vacance », un lieu vidé par la guerre, un décor de film après tournage, une scène de blockbuster-catastrophe après passage des aliens, une ghost town américaine, Miami un jour de Superbowl, une case muette de Loustal… Cet «ici et maintenant» de Dakar, Sénégal, suscite dans le cerveau de celui ou celle qui regarde tous les films vus ou rêvés, toutes les images de « là-bas, hier, demain. »
Extrait du texte de Serge Kaganski accompagnant l'exposition « Nuit Américaine », série exposée à La Filature de Mulhouse avec Laure Vasconi

*www.julienmagre.fr*
*Julien Magre est représenté par la galerie Le Réverbère à Lyon*

Julien Magre, série « Magic Land », 2012
© Julien Magre
Courtoisie galerie Le Réverbère, Lyon

# LES EXPOSITIONS

À L'**ANCIEN HÔPITAL**

*Du 15 juillet au 24 septembre 2017*

## ESTELLE VERNAY

*Née en 1985 à Saint-Céré, France*
*Vit et travaille à Toulouse, France*

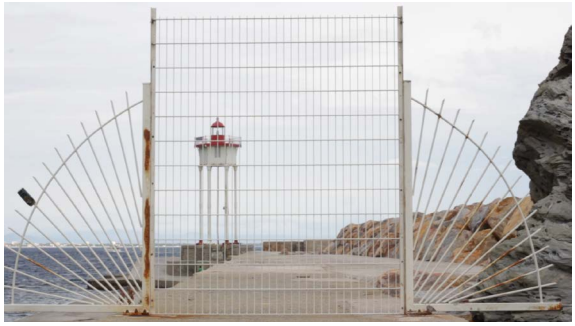
Estelle Vernay a étudié à l'isdaT où elle obtient son DNSEP en 2008. Son travail souvent composé de vidéos, d'éléments de décors, éléments de scénographie d'exposition a fait l'objet de plusieurs expositions comme « Fabriques Mikado » au BBB en 2010, « Grenzgänger » à la Générale en manufacture à Sèvres en 2010, « Fantasmagories » au Château de Capdeville à Fronton en 2010, « Aujourd'hui on ne voit plus rien, on passe son temps à reconnaître » au Pavillon Blanc à Colomiers en 2011, « Landscape modes » à la galerie Perception Park à Paris en 2013, « Noir c'est noir », Afiac en 2016. Ses œuvres vidéos ont été diffusées au festival des arts multimédias « Virtuacité » organisé par la Chapelle Saint-Jacques à Saint-Gaudens mais aussi lors de la manifestation « Traverse vidéo » à Toulouse. En 2015, elle a été en résidence EST-Nord-Est à Saint-Jean Port Joli au Canada en 2015.

Estelle Vernay poursuit une réflexion sur l'image en tant qu'expérience, le rapport hypnotique et l'intense fascination des individus face aux images dans un monde contemporain actuel baigné par leur omniprésence (publicitaire, télévisuelle, cinématographique, web…). Férue de films de genre, notamment de films fantastiques, Estelle Vernay imagine des dispositifs et espaces fictionnels en réutilisant divers procédés cinématographiques, autant conceptuels, formels que techniques. La conception, l'aménagement et la construction de modules-installations influencés par des décors de films est souvent présente dans son travail. Ils sont accompagnés en échos de vidéos aux images peu stables et pixélisées à souhait réalisées à partir de ses propres prises de vues ou à partir d'images recyclées, ré-agencées, empruntées à l'univers de la téléréalité et du cinéma. Décontextualisées, vidées de leurs éléments narratifs initiaux, les images vidéos qu'elle utilise en les ré-agençant, en les manipulant jouent avec des amorces de fiction qui génèrent tension, anxiété chez le visiteur, le regardeur. En parallèle à son activité artistique, Estelle Vernay participe régulièrement à des montages d'exposition. Cette expérience l'amène à attacher une attention toute singulière au processus de production, d'expérimentation en atelier et à un choix de matériaux pauvres empruntés au monde du bâtiment comme les tasseaux, les équerres pour la construction, l'OSB qui renvoie aux matériaux utilisés dans la construction des décors de cinéma.

Pour l'Été photographique de Lectoure 2017, l'œuvre imaginée par Estelle Vernay ne se regarde pas mais s'expérimente à travers notamment la proposition d'une déambulation entre les différentes chambres de l'ancien hôpital entraînant une sorte de surgissement de l'a-normal dans la réalité.
Son installation partirait du postulat que notre contemporanéité n'est finalement constituée que des restes du monde moderne, la fin d'une époque. Elle tente d'annexer les restes de ce monde avec une certaine jouissance mêlé de dégoût.
Estelle Vernay investit plusieurs chambres de ce lieu atypique, l'ancien hôpital de Lectoure adossé au château des comtes d'Armagnac. Lieu figé, fantomatique, délabré, ambiance humide, glauque, odeur de moisi, les salles choisies par l'artiste sont désaffectées, utilisées telles quelles, dans leur jus et constituent un parfait terrain de jeu pour la mise en scène. Des restes de mobiliers, baignoires, lavabos, rampes orthopédiques, éclairages néons à la tête des anciens lits d'hôpital permettent d'imaginer l'activité passée du lieu et se dressent comme une possible frontière entre l'ici et l'ailleurs, entre le normal et le paranormal. Elle imagine une installation qui fonctionne comme un diorama composé de décors, de mobiliers et de vidéos. Certains espaces sont plongés dans la pénombre éclairés, d'autres sont habités par des éléments de mobilier glanés chez les voisins brocanteurs, d'autres encore sont peuplés d'éléments scénographiques, découpes de décors empruntés au film « Suspiria » (1977) de Dario Argento. Elle introduit aussi de larges socles, à la fois supports des écrans plats utilisés pour les diffusions des vidéos, vestiges d'images d'un rêve américain cristallisé. Ils fonctionnent aussi comme des plateformes de chantier qui ne demandent qu'à être observées. Comme dans les films fantastiques, les lois du réel sont bousculées par l'irruption d'un élément anormal, inquiétant, déconcertant, l'utilisation aussi d'effets de cabaret (fumées, son, éclairages …) ménageant ainsi des effets de suspens, suscitant chez le visiteur un mélange de surprise, de peur, d'empathie.

*www.estellevernay.tumblr.com*

*Avec le soutien du Village des brocs, Lectoure*



Estelle Vernay, « Sans titre », 2015
Vidéo
© Estelle Vernay
Courtoisie de l'artiste

# LES RENDEZ-VOUS
## DE L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE DE LECTOURE

**WEEK-END D'INAUGURATION**
**ouverture des expositions**
samedi 15 juillet de 12h à 19h
dimanche 16 juillet de 10h à 19h
dans tous les lieux, sauf à l'ancien tribunal (fermeture à 18h)

**visite des expositions**
en présence des artistes
samedi 15 juillet à 16h
au départ du centre d'art

**vernissage**
en présence des artistes
samedi 15 juillet à 19h
sur le parvis de la halle aux grains
suivi d'une fête populaire au Café des sports
en partenariat avec Vinyle 33 et 45 tours

**brunch**
en présence des artistes
dimanche 16 juillet à 11h
dans le jardin du centre d'art

*le programme complet du week-end d'inauguration sera disponible prochainement sur notre site*

•

**CINÉ CONCERT À LA ROMIEU**
vendredi 21 juillet à 22h
en partenariat avec le festival Musique en Chemin
*Improvisation à l'accordéon de Solène Normant sur une projection de l'artiste Estelle Vernay.*

•

**VISITES L'ÉTÉ PHOTOGRAPHIQUE + MÉMENTO**
mercredi 26 juillet à 14h, départ de Lectoure
mercredi 9 août à 14h, départ d'Auch
navettes en bus assurée
en partenariat avec Mémento, espace départemental d'art contemporain à Auch

•

**LECTURES AU JARDIN**
vendredi 28 juillet à 16h à la Cerisaie
dimanche 20 août à 10h30 au centre d'art
en partenariat avec Lectoure à voix haute

•

**RENCONTRE À LA LIBRAIRIE-TARTINERIE**
vendredi 04 août à 11h
en partenariat avec la Librairie-Tartinerie de Sarrant
*Rencontre et discussion avec la photographe Marie Maurel de Maillé et Valérie Mazouin, directrice de la Chapelle Saint-Jacques, centre d'art contemporain à Saint-Gaudens.*

**CARRIOLADES**
samedi 12 à 16h30
rue Nationale
*Stéphane Castet imagine un véhicule, une carriole, véritable bolide poéticosurréaliste qu'il actionnera lors des Carriolades*

•

**LUSSAN MILLE PHOTOS À LECTOURE**
samedi 12 et dimanche 13 août, toute la journée
devant le centre d'art
en partenariat avec le festival Lussan Mille Photos
*Déballage et événements autour de la photographie vernaculaire*

•

**CONCERT AU BOUCHE À OREILLE**
samedi 9 septembre
avec le groupe toulousain Veluxed
en partenariat avec le Bouche à oreille à Simorre

•

**PROJECTION ET RENCONTRE**
dimanche 10 septembre à 16h
au Café des sports à Lectoure
suite à la résidence des artistes Nicolas Puyjalon et Estelle Vernay à l'espace Croix-Baragnon à Toulouse

•

**SOIRÉE « WAITING ROOM »**
samedi 16 septembre à 19h
dans les caves de l'ancien hôpital à Lectoure
avec La Petite, Toulouse
et en partenariat avec le Pays Portes de Gascogne

•

**PROJECTIONS**
vendredi 28 juillet à 21h
vendredi 18 août à 21h
samedi 19 août à 17h30 (séance jeune public)
vendredi 8 septembre à 21h
au cinéma Le Sénéchal à Lectoure

vendredi 25 août à 21h
au cinéma Grand Angle à Fleurance

## TOUT AU LONG DU FESTIVAL

Une équipe de médiatrices vous accueille tout au long du festival pour des visites commentées classiques ou décalées, des ateliers de pratique artistique à destination du jeune public ou encore des ouvertures nocturnes lors des marchés de nuit de Lectoure.

*Un guide des expositions ainsi qu'un guide ludique sont disponibles sur tous les lieux.*

**VISITES COMMENTÉES**
les jeudis 20 et 27 juillet, 3, 10, 17, 24 et 31 août
à 10h30
au départ de l'Office du Tourisme

les dimanches 23 et 30 juillet, 13 et 27 août, 10 et 24 septembre à 10h30
au départ du centre d'art

•

**VISITES « CARTE BLANCHE »**
les dimanches 6 août, 3 et 17 septembre à 10h30
au départ du centre d'art

•

**NOCTURNES**
les lundis 17, 24 et 31 juillet, 7, 14 et 21 août
de 19h à 21h
à la halle aux grains
entrée gratuite

•

**ATELIERS JEUNE PUBLIC**
les vendredis 21 et 28 juillet, 4, 11, 18 et 25 août
de 10h30 à 12h30
au centre d'art

les mercredis 06 et 13 septembre de 14h à 16h
au centre d'art

•

**VISITES CONTÉES**
les mardis 25 juillet et 22 août à 10h30
au centre d'art

le mercredi 20 septembre à 15h
au centre d'art

•

**STAGE ADOS**
du 22 au 24 août, de 14h à 17h
au centre d'art
tarif : 30 euros, sur réservation

## SCOLAIRES & GROUPES

Depuis plus de vingt ans, des actions en milieux scolaire et périscolaire ont progressivement été développées. Ces programmes associent visites, activités de pratique artistique et actions destinées à l'acquisition d'une culture artistique et au développement d'un esprit critique ; appropriation de repères, d'un vocabulaire spécifique permettant d'exprimer ses émotions esthétiques et de porter un jugement construit et étayé, de contextualiser, décrire et analyser une œuvre.

**ACCUEIL DES SCOLAIRES**
de la maternelle au post-bac
du 4 au 22 septembre
inscription obligatoire auprès d'Amandine Ginestet :
mediation@centre-photo-lectoure.fr

•

**ACCUEIL DES GROUPES**
du 17 juillet au 24 septembre
inscription obligatoire auprès d'Amandine Ginestet :
mediation@centre-photo-lectoure.fr

# INFORMATIONS PRATIQUES

**dates**
15.07 > 24.09.2017*

**les lieux de l'Été photographique de Lectoure**
la Maison de Saint-Louis, Centre d'art et de photographie de Lectoure
l'ancien tribunal
la Cerisaie
la halle aux grains
l'ancien hôpital

**jours et horaires d'ouverture**
tous les jours
14h > 19h**

**tarifs**
pass 5 euros
gratuité : lectourois, adhérents, presse, moins de 18 ans, demandeurs d'emploi et étudiants en art et médiation

**hébergements à Lectoure**
toutes les infos à l'Office de Tourisme Gascogne Lomagne : www.gascogne-lomagne.com

**Centre d'art et de photographie de Lectoure**
8 cours Gambetta, 32700 Lectoure
05 62 68 83 72
contact@centre-photo-lectoure.fr

**équipe**
direction artistique : Marie-Frédérique Hallin
coordination / communication : Marine Segond
médiation / publics : Amandine Ginestet
régie : Fabrice Bittendiebel et Charles Deflorenne
secrétariat / accueil : Claudine Zaccone
stagiaires régie et médiation : Dorine Arnaud, Sarah Boubé, Fernanda Cuba Pinella, Marta Garcia Cardellach, Samantha Pierre, Laure Raffy et Léanne Ungar

**bureau de l'association Arrêt sur images**
président : Dominique Paillarse
vice-présidente : Nancy Hushion
trésorier : Dominique Lafitte
secrétaire : Georges Courtés
secrétaire adjoint : Frédéric Delpech

**contact presse**
Marine Segond
coordination@centre-photo-lectoure.fr

**retrouvez nous sur**
**www.centre-photo-lectoure.fr**
facebook
instagram

* sauf la halle, fermeture le 17.09.2017
** sauf l'ancien tribunal, fermeture à 18h

**le Centre d'art et de photographie de Lectoure bénéficie du soutien**
de la Direction régionale des affaires culturelles Occitanie
de la région Occitanie
du département du Gers
de la ville de Lectoure

**il est membre des réseaux**
d.c.a
Diagonal
Air de Midi
LMAC

**partenaires de l'édition 2017**
Ateliers d'ArtmagnaK
Au Brana
Baudequin
BBB centre d'art
Bouche à oreille de Simorre
Boulangerie Spruyt
Bricomarché
Café des sports de Lectoure
Charcuterie Mazzonetto
Primeur Lectourois
Cuisine Passion
Culture Portes de Gascogne
Cinéma Grand Angle
Cinéma Le Sénéchal
Couvent de la Providence
Disque Vinyle 33 et 45 tours
Domaine de Mirail
Duckprint
Espace Croix-Baragnon
Fleurons de Lomagne
Frac Aquitaine
Intermarché
La Petite
Lectoure à voix haute
Les Abattoirs / Frac Midi-Pyrénées
Les Amis de Saint-Louis
Le Bourdieu de Combarrau
Le Printemps de septembre
Le Rouge gorge
Librairie - Tartinerie de Sarrant
Ligardes
Lussan Mille Photos
Lycée Saint-Jean
Magic Nature
Maison de la peinture
Médiathèque – Ludothèque de Lectoure
Melons de Lectoure
Mémento
Musique en chemin
Natures cultivées
Office de Tourisme Gascogne Lomagne
Peau d'âne
Photon
Services techniques de la ville de Lectoure
Syndicat des producteurs de Côtes de Gascogne
TA2C
Ulian
Village des brocs

*Et tous les bénévoles qui soutiennent le Centre d'art et de photographie de Lectoure*